

Le club Vinland Réécrire nos modèles masculins

Mathieu Bédard

Numéro 327, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96771ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bédard, M. (2021). Le club Vinland : réécrire nos modèles masculins. *Séquences : la revue de cinéma*, (327), 20–21.



LE CLUB VINLAND

RÉÉCRIRE NOS MODÈLES MASCULINS

MATHIEU BÉDARD

Situé quelque part entre le « workplace drama » et le récit d'inspiration, *Le club Vinland* est un film d'époque « au masculin » qui revient sur la fin du Québec de la Grande Noirceur et la modernisation de l'enseignement. Son pari est de mettre en image ce changement profond de mentalité qui a lieu au début des années 1950 du point de vue du clergé, et ce, sans en faire les traditionnels Grands Méchants de l'Histoire. Un pari que le réalisateur Benoît Pilon réussit à relever grâce à deux éléments principaux : d'une part, l'interprétation juste et nuancée de Sébastien Ricard dans le rôle du frère Jean, un enseignant qui veut inculquer à ses élèves le pouvoir de la curiosité intellectuelle et dont les idées modernes se butent fréquemment à la désapprobation de ses supérieurs. D'autre part, la force du film est de mettre en scène cet esprit de modernité et de réforme par l'entremise d'un récit intimiste, presque minimaliste, où les prêtres

interrogent les limites personnelles de leur pouvoir et de leur vocation en fonction d'événements en apparence anodins. Pour ce faire, Ricard est entouré d'une solide brochette d'acteurs qui lui donnent la réplique : notamment Rémy Girard, François Papineau et Guy Thauvette, qui incarnent toutes les nuances d'un spectre oscillant entre autoritarisme et tolérance.

Le récit se construit ainsi en mode « mineur » : on réprimande le frère Jean pour son enseignement de l'histoire du Québec qui « déborde » le cadre permis (l'enseignant insiste sur la découverte du Canada par les Vikings plutôt que par Jacques Cartier), mais le conflit se joue dans des détails qui troquent le drame contre de l'analyse. Interdiction d'une sortie éducative banale, reproche pour une pièce de théâtre scolaire jugée « un peu trop frivole », la répression touche toutes sortes de libertés et d'écarts qui paraissent bénins à première vue. Ce choix d'un scénario sobre qui

fait l'économie du mélodrame et du pathos laisse apparaître le mécontentement et la transgression comme des éléments doucement – et donc profondément – nécessaires. La réussite du film est d'en arriver à cette conclusion sans user de coup d'éclat : le club en question est un club clandestin qui transgresse l'ordre établi... en effectuant de simples fouilles archéologiques.

Mais sans doute la plus grande force du film, c'est de nous offrir ce rôle où non seulement un homme, mais un prêtre incarne une figure positive qui défend l'avenir des jeunes. Cette idée d'un rôle masculin positif est un élément franchement rafraîchissant et original, qui détonne au sein d'un cinéma québécois souvent fataliste, affligé par ses propres clichés d'hommes taciturnes et impuissants (on n'a qu'à penser à *Souterrain*, le concurrent du *Club Vinland* dans la course aux Iris). Au contraire, le film de Pilon brille par son optimisme, qu'on pourrait qualifier



de cathartique. Il ne s'attache pas aux stigmates du passé, mais bien aux possibilités qui s'ouvrent durant les périodes de transition.

Le club Vinland s'inscrit donc dans la lignée des films « d'enseignement » centrés sur un modèle d'autorité positif, tels que *Dead Poets Society* ou *Les choristes*. Il démarre de cette façon d'ailleurs, en donnant à Ricard sa meilleure réplique d'encouragement, une phrase qu'il fait répéter aux enfants qui ont le trac avant d'entrer en scène : « J'ai peur, mais j'y vais pareil ». La phrase se veut aussi mémorable que le « *Carpe Diem* » du film de Peter Weir, et il est déplorable qu'il y ait trop peu de moments du genre dans celui-ci, plus souvent préoccupé par la lutte de pouvoir des adultes.

PRÊCHER AUX CONVAINCUS ?

Or, si ce « J'ai peur, mais j'y vais pareil » ne s'avère pas aussi mémorable que le « *Carpe Diem* » ou que le « *O Captain, my Captain* » de *Dead Poets Society*, c'est peut-être aussi que le film de Pilon manque d'ambition à certains égards. Sa retenue et sa nuance font sa force, mais le sujet lui-même,

il faut le dire, ne brille pas par son originalité. Dans le film, le frère Jean réécrit l'histoire de sa communauté, mais *Le club Vinland*, quant à lui, revient sur une transition culturelle et historique déjà maintes fois commentée dans le cinéma québécois, même récent (*La Passion d'Augustine*). Et si l'idée que les Vikings ont précédé les Français était révolutionnaire à l'époque, ce récit ne nous frappe plus par sa nouveauté à l'heure actuelle, et l'envolée imaginaire qu'il promet ne s'élève pas tout à fait à la hauteur des attentes.

On se demande donc la pertinence de revenir sur ce prélude à la Révolution tranquille en 2021, et pourquoi passer par la figure des Vikings pour symboliser le besoin de récits différents. Pourquoi ne pas avoir inclus les autochtones, par exemple, dans cette démarche du prêtre-historien qui a une vérité déstabilisante à dire sur sa société ? Nul besoin d'une grille programmatique, mais si l'idée était de brasser la cage, aussi bien le faire plus vigoureusement. On aurait pu créer de cette façon un film réellement ambitieux, ancré dans les réflexions propres à notre société de la post-Révolution tranquille, c'est-à-

dire qui présente de façon plus judicieuse et actuelle le besoin de réécrire l'histoire et de rester critique envers les dogmes culturels de l'époque.

Le film de Pilon a donc des forces qui le rendent tout à fait louable dans notre paysage cinématographique (une vision réaliste et nuancée du passé, un rare modèle masculin positif), mais cet autre défaut que lui confère son manque de mordant sur le plan du discours en fait aussi un film un peu trop replié sur sa propre nostalgie, qui prêche aux convaincus. Osons le dire : c'est un film qui s'adresse aux baby-boomers, qui aimeront reconnaître leur propre récit de fondation vu sous un angle plus original et humain. Mais pour un film où il s'agit de « faire club », c'est-à-dire de faire bande à part pour penser librement, il y a un côté un peu trop consensuel qui se dégage de l'ensemble. Si, dans le récit, le frère Jean vise à rallier la jeunesse, Pilon s'adresse-t-il suffisamment à celle d'aujourd'hui ? Son personnage est fort, mais dans les circonstances actuelles, il n'est pas certain qu'il s'inscrive durablement dans notre mémoire. ▲